FACULTE DE MEDECINE DE PARIS

ANNEE 1970

THESE

N°

POUR LE

DOCTORAT EN MEDECINE

(Diplôme d'Etat)

PAR

Jean-Michel LEVI
Né le 29 decembre 1937 à MARRAKECH (Maroc)
Ancien Externe des Hôpitaux de Paris

PRESENTEE ET SOUTENUE PUBLIQUEMENT LE : . . . . . .

LA CHIRURGIE ESPAGNOLE A LA FIN DU MOYEN AGE ET AU DEBUT DE LA RENAISSANCE JUSQU'A VESALE

Président : M. COURY, Professeur

EDITIONS A. G. E. M. P.

40 RUE PASCAL PARIS

FACULTE DE MEDECINE DE PARIS

ANNEE 1970

THESE

N°

POUR LE

DOCTORAT EN MEDECINE

(Diplôme d'Etat)

PAR

Jean-Michel LEVI
Né le 29 decembre 1937 à MARRAKECH (Maroc)
Ancien Externe des Hôpitaux de Paris

PRESENTEE ET SOUTENUE PUBLIQUEMENT LE : . . . . . .

LA CHIRURGIE ESPAGNOLE A LA FIN DU MOYEN AGE ET AU DEBUT DE LA RENAISSANCE JUSQU'A VESALE

Président : M. COURY, Professeur

EDITIONS A. G. E. M. P.

40 RUE PASCAL PARIS

UNIV.
LEIDEN
BIBL.

Au Professeur COURY

qui m'a fait l'honneur de présider
cette thèse.

A mes Parents bien-aimés

A mon Epouse

A mes Frères

A mon Fils

Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41551512_0004

Je remercie

Mademoiselle P. DUMAITRE et ses collaboratrices pour l'aide qu'elles m'ont apportée.

"L'apport d'un siècle novateur ne se mesure pas aux seuls grands noms qui l'illustrent ; il s'enrichit également au labeur de personnages nombreux auxquels l'Histoire - souvent à tort -, ne prête qu'une envergure limitée. Bien plus, la moisson mûrit et tombe sous cet effort anonyme et permanent qui fait l'esprit d'une époque. L'hommage dû ne l'est donc pas seulement à ces "phares" qui éblouissaient BAUDELAIRE. Il s'adresse à tous ceux, célèbres ou méconnus, dont les peines confondues sont à l'origine de cet "ardent sanglot qui roule d'âge en âge ".

(Ch. COURY).

LE CADRE HISTORIQUE

Le XVème siècle s'ouvre sur une Espagne en apparence gravement divisée. La dynastie catalane s'éteint en 1410 avec Martin l'Humain et en 1412 la "sentence de Caspe", décision arbitrale, met la couronne d'Aragon entre les mains d'un prince castillan : c'est Alphonse V, qui va régner à Naples et laisse les Catalans, livrés à eux-mêmes, se gouverner seuls. Jean II lui succède, qui veut les reprendre en mains, mais se heurte à d'extrêmes réticences, voire à des révoltes sanglantes. Il s'impose enfin (1472) et en grand politique, prépare pour son fils Ferdinand le mariage Castillan, gage de l'unité espagnole.

La Castille, elle, se prépare à son futur rôle de direction. Certes, à voir les choses de l'extérieur, elle est encore en proie au désordre - le roi Jean II de Castille (1406-1554) est un raffiné et un faible -. Son fils Henri IV (1454-1474) est un anormal qui règne sur une cour aux étranges moeurs. Mais la cour n'est pas le royaume. Celui-ci sous ces deux longs règnes se raffermit. Economiquement, il commence à se ressentir de l'apport de ses reconquêtes méridionales et de l'existence désormais au Nord et au Sud de deux façades maritimes sur l'Océan : cantabrique et andalouse. La croissance démographique vient compenser les décimations dûes aux pestes du XIVème siècle. La classe moyenne retrouve un rôle sensible : milices urbaines, clergé, petite noblesse réagissent vigoureusement contre la turbulence de la grande noblesse

et le désordre des moeurs de la cour. Les influences mauresques et juives qui s'exercent sur les rois et les grands font le succès populaire des prédications favorables à l'unité de foi. Une femme recueille le fruit de ces aspirations : Isabelle, soeur du roi Henri IV et qui prétend à sa succession, d'autant que l'opinion publique la préfère à Jeanne soeur d'Henri, qui passe pour illégitime.

Isabelle, c'est l'ordre monarchique contre les troubles nobiliaires, c'est la moralité contre les moeurs dissolues, c'est la race reconquérante contre les juifs et les maures et en 1474, à la mort d'Henri, mariée depuis cinq ans à Ferdinand d'Aragon, elle est l'unité espagnole.

Sa première tâche est d'achever la Reconquête qui stagne depuis deux siècles aux portes de Grenade. En 1492, c'est chose faite et l'Ibérie morcelée du début du siècle se retrouve unifiée sous la bannière de ceux qu'à l'étranger on appelle désormais les "Rois d'Espagne". L'unification religieuse s'achève avec l'unité politique. Le mélange des religions, des moeurs et des races qui avait fait aux siècles précédents la souple complexité de l'Espagne va céder la place à une passion d'unité, à un exclusivisme religieux qui caractériseront le groupe espagnol.

A l'avènement des Rois Catholiques, l'influence des Juifs dans les hautes sphères et le travail plus humble des artisans et paysans maures au service des nobles chrétiens, excitent depuis fort longtemps la jalousie des classes populaires de souche chrétienne. L'orgueil de l'origine de la "Limpieza de sangre" vient compenser chez les vainqueurs de la Reconquête la crainte d'une supériorité matérielle trop sensible chez le vaincu. L'Eglise, elle, craint pour la Foi car les hérésies menacent le monde, a fortiori l'Espagne pénétrée d'Esprit Juif et Maure.

Après le massacre de la population d'Otrante perpétré par les Turcs, les Rois Catholiques prennent conscience du danger que représentent pour leur édifice encore frêle, Juifs et Maures à l'intérieur, infidèles à l'extérieur. La bulle de Sixte IV est rendue exécutoire le 1er novembre 1478 : le tribunal de l'Inquisition s'installe et, avec lui, une certaine paralysie de la pensée. Un fossé se creuse qui va s'accentuer progressivement entre l'Espagne et le reste de l'Europe bouillonnante de vitalité au sortir du carcan médiéval. Ainsi se fixe un mode de penser proprement espagnol, enfermé dans le cercle de feu des bûchers de l'Inquisition. Un pays soumis à un tel régime peut être un pays politiquement fort, solidement unifié, tranquille à l'intérieur ; une littérature et un art brillants peuvent s'y développer, mais la science est sacrifiée, et si la médecine y est représentée, ce n'est en vérité que parce que la religion n'empêche pas qu'il y ait des malades. Ainsi dans l'ordre de l'Astronomie, les Espagnols n'ont su que ce qu'il fallait savoir pour guider les navires chrétiens vers les terres païennes ; préoccupés sans cesse du ciel mystique, ils ont négligé de regarder le ciel réel.

L'Inquisition a encore une conséquence des plus graves. Les noires et pestilentielles fumées de la purification religieuse sèment une panique salvatrice chez les "Mudejares" non convertis. Ils fuient aussi les pogroms, les conversions forcées, les humiliations, les confiscations de biens et se réfugient en Italie, au Portugal, en France. Mais ils emportent aussi avec eux leurs précieuses bibliothèques, leurs maîtres, et toutes leurs immenses richesses littéraires. "Evènement lamentable", dit Chinchilla.

Le XVème siècle, c'est aussi deux évènements inouïs : 1455, découverte de l'imprimerie (Coster et Guttemberg) ; 1492, découverte du Nouveau Monde.

Au moment où l'on redécouvre les Anciens dans toute leur authenticité, on dirait - dit Lecène - "qu'une providence supérieure ne voulut pas laisser tant de trésors enfermés dans le cercle d'un petit nombre de privilégiés ; l'humanité devait y prendre part toute entière et au jour marqué où le besoin d'une diffusion immense commençait à se faire sentir les moyens d'y satisfaire étaient déjà créés : Guttemberg avait inventé l'Imprimerie".

On a aussi fait le tour de la terre, les hommes élargissent leur univers mais, du coup, le bornent : ils connaissent les limites du monde. Et c'est la même démarche intellectuelle qui les conduit à poursuivre cette recherche en profondeur aussi bien qu'en surface. Quelle plus grande découverte que l'homme lui-même ?

C'est la part de l'Espagne - si mince soit-elle - dans cette extraordinaire révolution où l'homme prend conscience de lui-même, de son corps, de son âme, que je m'efforcerai de montrer dans ce modeste travail.

O

O O

ETAT DE LA CHIRURGIE AU XVème EN ESPAGNE

Elle est en Espagne ce qu'elle est dans le reste de l'Europe Médiévale, exception faite de l'Italie, largement en avance.

Elle est aux mains des barbiers. Car l'acte chirurgical est une pratique barbare condamnée de longue date par l'Eglise. Le fameux "Ecclesia abhorret a sanguine" prononcé au Concile de Tours (en 1163) est de ces décisions extraordinaires qui figent des siècles dans la stagnation. Le peu de chirurgie qui survit est celle de nécessité justifiée notamment par les malheurs des nombreuses guerres et querelles de l'époque.

Pourtant, le seul interdit jeté par l'Eglise sur les pratiques sanglantes ne suffit pas à expliquer leur discrédit. C'est toute une mentalité collective forgée par des siècles "d'intoxication" religieuse qui est aussi en cause.

L'homme du Moyen Age est chrétien à part entière. Il voit dans tous les éléments de son destin un geste direct de Dieu... ou de Satan. La maladie entre autres, est une épreuve dont seuls Dieu ou Satan sont les maîtres ; de raisons naturelles, il n'est bien entendu pas question. Aussi, en toute logique, fait-on appel aux hommes qui possèdent des connaissances surnaturelles. C'est à l'alchimiste, à l'astrologue que l'on s'adresse le plus souvent ; et l'on ne fait confiance qu'aux pommades et aux amulettes. Les superstitions les plus étranges et les formules magiques sont les armes thérapeutiques les plus efficaces.

La conception de l'univers est naturellement bien différente de la nôtre. Tout est placé sur un plan symbolique ou ésotérique. De même que l'alchimiste ne tente pas de découvrir les lois de la Chimie mais poursuit des recherches métaphysiques dont les métaux ne sont que les instruments, de même l'astrologue n'a pas les prétentions de l'astronome en s'efforçant de trouver des correspondances cosmologiques entre l'homme et l'univers. Vouloir interpréter de la même manière les phénomènes naturels et singulièrement le fonctionnement du corps humain ou ses états morbides est bien entendu une erreur fondamentale. Erreur aggravée encore par la pullulation des faux savants, sorciers et rebouteux, qui en ajoutent à la confusion. On conçoit que dans une telle ambiance la médecine, et particulièrement la Chirurgie, parente pauvre et méprisée, n'aient pu se développer. Si la foi a bâti d'extraordinaires cathédrales, elle n'est pas le terrain où l'esprit rationnel peut se nourrir.

Il est exclu de s'adresser à un homme de l'art pour un syndrôme abdominal douloureux ; on invoque plutôt Saint-Erasme. Saint-Laurent est souverain pour le lumbago et les brûlures, de même que Saint-Ignace de Loyola pour la guérison des fièvres, ou encore Saint-Raymond Normat, protecteur des femmes en couches. Et cette croyance dans les guérisons miraculeuses à l'autel des Saints touche tous les secteurs de l'opinion, des rois aux mendiants. Ce n'est vraiment que lorsque souffle enfin l'esprit de la Renaissance nourri du levain de la Sagesse des Anciens que les connaissances Médicales avanceront.

Et la première pierre de l'édifice n'est même pas encore posée dans ce siècle naissant. "Tout artisan est tenu de sçavoir ou cognoistre le subjet sur lequel il travaille ; autrement il erre en oeuvrant ... Il s'ensuit donc qu'il est nécessaire aux chirurgiens de sçavoir l'Anatomie". Ainsi s'exprime Guy de Chauliac (1300-1370) au milieu du XIVème siècle. Précepte laissé pratiquement lettre morte par les Espagnols du XVème siècle. Ce n'est pourtant pas faute d'une législation appropriée. En Espagne,

les auteurs de dissections n'encourent pas les sanctions qui frappent leurs contemporains dans les autres pays d'Europe.

Déjà en 1240 (?) D. Ferdinand III a doté l'université de Palencia d'une chaire d'Anatomie chirurgicale, transférée plus tard à Salamanque par D. Alphonse Le Sage.

Chinchilla rapporte "qu'il s'y faisait des dissections d'anatomie comparée (?). Dans le même temps où le dissecteur exposait une région, le Professeur d'anatomie en expliquait avec une grande clarté les fonctions et la fin que la nature lui avait dévolues. Les dissections se faisaient aussi hors de la ville en un lieu-dit appelé l'Ermitage de San Nicolas ; c'était aussi un lieu de Sépulture ; les médecins jugeaient plus commode et plus prudent d'aller disséquer là qu'intra-muros où la force des préjugés religieux les en eût sans doute empêchés".

Il faut dire que Chinchilla, dans sa fureur de réhabilitation de la science espagnole, se laisse emporter par la passion. Car, malgré cette protection royale, les progrès anatomiques ne répondent guère à cette faveur pourtant quasi-révolutionnaire et sans équivalent dans le reste de l'Europe. Le décret de 1488 édicté par les Rois Catholiques n'a plus d'effets : non seulement les dissections y sont autorisées, mais encore une amende de mille "soldos" est prévue "contre quiconque oserait empêcher une anatomisation".

L'anatomie continue donc d'être enseignée "sicut asserit Galenis". Le livre de Galien est considéré comme canonique : on ne le discute pas. Elle est plongée dans la plus déplorable des confusions : les Esprits toujours soumis à l'autorité de Galien ou d'Avicenne n'osent ajouter foi aux démentis que leur donne l'inspection des cadavres, "et entre ces descriptions contraires aux faits et ces faits contraires aux descriptions, incertains et éperdus ne savent où se prendre et au besoin donnent encore la préférence à Galien et à Avicenne" (Lecène). On voit donc que le principe d'autorité règne en maître et le génie des hommes se

consume en dialectique vaine, en subtilités métaphysiques ou théologiques. D'autant plus que le dogmatisme de Galien prenant le pas sur l'observation est fait pour plaire. On ajoute foi avec une naïveté déconcertante aux descriptions les plus fantaisistes : maxillaire inférieur double, sternum divisé en sept pièces, cloison ventriculaire trouée de multiples pores permettant le brassage de l'air véhiculé par les vaisseaux artériels..."Pendant les dissections il se faisait grand bruit et un continuel va et vient ajoutait au tapage. Au moyen de rasoirs, de scies, de sondes, on commençait par disséquer la cavité abdominale, puis le thorax, la tête et finalement les membres, ces derniers souvent fort négligés comme d'ailleurs l'ostéologie et l'arthrologie. Pendant les dissections, on disserte longuement non sur ce qu'on voit mais sur les textes de Galien ou d'Aristote". (Chinchilla).

La Chirurgie est pratiquée un peu dans le même esprit. C'est approximativement la chirurgie de Lanfranc, avec de ci de là quelques améliorations ou quelques absurdités. On puise également dans l'Altarsif d'Abulcasis, dans Mondeville et l'on pille sereinement la "Chirurgia Magna" de Guy de Chauliac.

L'instrumentation chirurgicale, assez riche, est grosso-modo celle des chirurgiens gréco-romains : daviers, ciseaux, forets tenailles, rugines, gouges... avec quelques progrès - les Espagnols n'y sont pour rien - dans le matériel de suture, les bandages herniaires métalliques remplaçant les bandages en tissus souple.

Sur le plan des techniques chirurgicales, les opinions varient d'un auteur à l'autre suivant le maître dont on s'inspire. Dans l'ensemble, les techniques s'intègrent dans la tradition galéno-arabo-salernitaine. Les plaies sont primitivement suturées - comme l'enseigne Abulcasis (on connaît son curieux procédé de suture à l'aide de grosses fourmis dont les mandibules sont chargées d'affronter les lèvres de la plaie) - mais d'autres, suivant Galien ("l'humide est bon et le sec est mauvais") évitent toute réunion et favorisent la suppuration louable en dilatant les plaies

par des tentes et les recouvrant de fréquents pansements et d'onguents suppuratifs.

Les plaies de poitrine sont laissées ouvertes ou suturées, selon qu'on se réfère aux Arabes ou à l'Ecole de Montpellier. Les plaies abdominales, mortelles la plupart du temps, sont traitées par suture ou par dérivation. Lorsque la section de l'intestin est totale la suture est facilitée par l'introduction d'une trachée d'animal dans la lumière intestinale (procédé des quatre maîtres). L'anse suturée est fixée à la paroi dont la fermeture est remise à un temps secondaire. La cure de Hernie sacrifie systématiquement le cordon.

En ce qui concerne la pathologie génito-urinaire, on sait ponctionner une hydrocèle, laver une cystite (Abulcasis) à l'aide d'une vessie de porc ou d'une seringue. La taille vésicale se pratique par voie périnéale, un conducteur introduit dans la vessie facilitant la lithotomie. L'urétrotomie externe - seul apport vraiment espagnol à la chirurgie de ce siècle - est imaginée par Julian Gutierrez de Toledo.

Les fractures fermées de membres sont immobilisées par attelles et bandages voire par extension continue. La cautérisation est le procédé barbare dont on use pour arrêter les hémorragies, mais également pour purifier le lit d'un cancer que l'on vient d'extirper.

C'est somme toute une chirurgie réduite au strict minimum : panser une plaie, immobiliser une fracture; le niveau chirurgical n'est pas loin de retomber à celui des primitifs.

O

O O

Ce n'est pourtant pas faute de structures universitaires que la chirurgie patauge dans une telle médiocrité. Une tentative d'organisation se dessine et une véritable "fièvre universitaire" s'empare bientôt de l'Espagne, qui connaîtra son acmé au XVIème siècle.

On voit aussi s'organiser l'exercice de la Médecine.

Déjà à la fin du XIVème siècle, Jean 1er avait essayé de légaliser cette profession, jusqu'alors laissée aux mains d'une infinité de charlatans. Mais ce sont ses successeurs Henri III "el enfermo" et Jean II qui inaugurent vraiment la législation médicale. De complexion chétive l'un et l'autre, ils s'entourent naturellement des meilleurs médecins de leur temps et en retour en subissent l'influence. Jean II crée par décret en 1422 un tribunal d'alcades et examinateurs spéciaux pour apprécier les compétences de ceux qui prétendent se consacrer à l'art de guérir. Alfonso Chirino et plus tard Fernand Gomez ("bachiller de Ciudad Real") rempliront les fonctions de "protomédecins" c'est-à-dire d'"alcades et examinateurs majeurs des chirurgiens et physiciens des Royaumes et Seigneuries d'Espagne" ; Henri IV confirme ces prérogatives et "fueros" que Ferdinand et Isabelle ratifient à leur tour par une loi du 30 mars 1477 dont voici le passage essentiel : "Ordonnons et mandons que les proto-médecins et alcades examinateurs majeurs qui de nous tiendront pouvoir soient reconnus dans tous les royaumes et seigneuries que nous possédons et pourrons posséder, comme aptes à examiner les physiciens, chirurgiens, charmeurs (ensalmadores) apothicaires, droguistes, herboristes et telles autres personnes qui entout ou partie, feront office de guérir..."

Les privilèges accordés aux médecins sont si grands que les Cortes réunies à Zamora en 1432 représentent au Roi qu'il y a peut être en cela quelque excès ; mais les ordonnances royales de Madrid de 1435 (Chap.30) et de 1438 (Chap.8) attestent que les souverains ne modifient en rien ces mesures de protection. L'un des privilèges accordés au tribunal du Protomédicat prévoit qu'aucune autorité ne peut intervenir dans les affaires de la Faculté : le droit en appartient au seul gouvernement. Les Médecins sont donc en Espagne les premiers d'entre les sujets pour qui est instituée une jurisprudence ; car ce tribunal du Protomédicat date de 1422, tandis que le Conseil Royal et la Chancellerie de Valladolid ne furent créés qu'en 1442; celle de Ciudad Real en 1494, le Tribunal de l'Inquisition en 1483...

En même temps que les Rois réservent ainsi l'exercice de la Médecine à ceux qui offrent toutes garanties de compétence, ils leur donnent de nouveaux moyens de s'instruire.

J'ai déjà souligné la floraison d'Universités qui se créent un peu partout au cours du XVème siècle et particulièrement dans les dernières décennies du siècle.

C'est d'ailleurs un peu une tradition héritée des Arabes dont les écoles de Médecine de Tolède, Cordoue sont fort anciennes.

La première est l'université de Salamanque fondée en 1243. A cette "foire des Sciences et de toutes vertus" les assoiffés de savoir accourent de toute l'Europe, d'autant plus que Salamanque passe pour être un asile de la liberté d'enseigner et d'apprendre. Les femmes y peuvent même sans obstacle étudier et acquérir tous les grades, voire y posséder une chaire, telle cette Francisca Lebrija qui, à l'occasion, remplaçait son père, savant professeur, dans ses cours.

C'est l'une des rares universités où les dissections humaines sont autorisées pour enseigner l'Anatomie. On n'en continue pas moins de discuter les principes de Galien et d'Abulcasis.

La pratique est réduite à sa plus simple expression : on se contente d'apprendre aux étudiants à appliquer des pansements et des bandages sur un mannequin articulé.

Pour l'obtention du diplôme de docteur en Médecine, on exige du candidat une "lectio" sur chacun des "Libri Tegni" de Galien et sur les "Aphorismes" d'Hippocrate.

Après Salamanque, est fondée l'Université de Valladolid (1411), particulièrement célèbre par les ressources de son enseignement chirurgical. En 1472 est fondée une Université à Siguenza et rapidement suivent celles de Saragosse (1474), Avila(1482), Barcelone (1491). En 1498 Cisneros crée un établissement académique qui connaîtra une grande renommée. Il s'agit de l'Université de Alcalà de Hénares qui couvrait tout le champ des connaissances de l'époque : Théologie, Arts, Morale, Philosophie, Mathématiques, Rhétorique... L'Ecole est dotée de six chaires de Médecine et de deux chaires consacrées à l'Anatomie et à la Chirurgie.

Cervantès fera dire à l'un des deux chiens (qu'il fait dialoguer dans "Colloquio de los Perros") que des 5 000 étudiants immatriculés à Alcala, 2 000 étudient la Médecine, évènement fâcheux "car ou bien ces 2 000 étudiants devront trouver des patients à guérir, ce qui serait pour le pays un grand malheur, ou bien ils devront mourir de faim".

O

O O

Malgré ces merveilleux instruments d'enseignement aux bibliothèques richement dotées, la chirurgie ne fera aucun progrès sensible sur les siècles précédents. Il suffit pour s'en convaincre de consulter les quelques auteurs que citent Chinchilla et Morejon. Elle est presque devenue pratique morte et l'on y trouve avec peine un nom ou un ouvrage de quelque valeur. Même parmi les barbiers, ces "rasores et minutores sanguinis" si décriés ou méprisés mais parfois pourtant si habiles, on peut chercher vainement des noms comparables à ceux des barbiers itinérants d'Italie tels que les Branca qui découvrent de nouveaux procédés de rhinoplastie ou les Norsini spécialistes de la Hernie.

Il ne faut pas espérer non plus y trouver - parmi les chirurgiens-clercs - un P. d'Argellata ou un Leonardo Bertapaglia (Padoue). Aucun traité qui puisse se mesurer au "Buch der Cirurgia" du chirurgien strasbourgeois Hieronymus Brunschwig ou même à la "Practica quae alias Philonium dicitur" (1418) du portugais Valesc de Tarente, professeur à Montpellier.

Pour relever un peu le niveau, il n'y a guère que Julian Gutierrez de Toledo (?-1497), auteur d'une des premières monographies d'Urologie : "de potu in lapidis preservatione". Il y répond à l'un de ses contemporains qui prétendait que l'usage continuel de vin rouge et non de vin blanc est un excellent moyen de prévenir la lithiase urinaire.

Ce que Gutierrez conteste. Et, pour prouver la supériorité du vin blanc, il écrit un vaste ouvrage en six chapitres sur la composition des vins blancs et rouges, leurs vertus et leurs modes d'action : la couleur foncée du vin rouge lui confère une grande richesse en substances terreuses, mieux à même de susciter la lithiase que le vin blanc plus suave. Tous arguments corroborés par l'autorité d'Aristote, Galien et Averroes.

Néanmoins il n'écrit pas uniquement des billevesées et son "Cura de la piedra y dolor de la ijada y colica renal" (1498-Tolède : incunable) est d'une meilleure eau. La lithiase rénale y est bien distinguée de la lithiase biliaire, certains détails sont judicieusement notés : telle la douleur réflexe à l'extrémité de la verge au cours des coliques néphrétiques.

Chinchilla fait remarquer que Julian Gutierrez était arrivé à une connaissance assez sérieuse de la question qu'il traite et qu'on ne devrait pas omettre de citer son nom parmi les auteurs qui ont anciennement écrit sur la pierre. Il ajoute toutefois "je ne peux m'empêcher de reconnaître que ses ouvrages se ressentent beaucoup de l'Arabisme et que la lecture en est rendue fastidieuse par l'accumulation des autorités et des citations selon le goût du temps".

Alfonso Chirino, de Guadalajara, premier médecin de J Jean II roi de Castille et de Léon, "alcade et grand examinateur de tous les médecins et chirurgiens de tous les royaumes et seigneuries", est l'auteur de deux ouvrages dont les manuscrits sont conservés à la Bibliothèque Royale de Madrid : "Espejo de la Medicina" (1447) - miroir de la Médecine - et "Menor Dano en Medicina" - le moindre mal en Médecine - rappelant le "primum non nocere" d'Hippocrate, et font preuve d'un scepticisme de bon aloi. Il y condamne l'attitude thérapeutique des médecins et chirurgiens qui conduisent leurs traitements en se fondant moins sur les résultats de l'expérience que sur des hypothèses.

Dans la septième partie consacrée à la chirurgie de son Traité d'Hygiène physique et morale et de Thérapeutique chirurgicale domestique, on peut lire "la première chose qu'il convient de savoir en chirurgie est de se garder des chirurgiens". C'est sans doute un humour sain, mais qui ne conduit pas loin sur la voie du progrès.

Pas plus d'ailleurs que Maestro Diego del Cobo (??), dont on ne sait d'où il sort (Morejon` mais dont on conserve un manuscrit (Bibliothèque Royale de Madrid) "El segundo tratado de la cirujia rimada que compuso Maestro Diego del Cobo médico y cirujano el cual tratado es de los apostemas" où l'auteur, en dehors de ses qualités littéraires se montre purement arabiste. (1412)

Il faut encore citer Maestro Lanfranco (??) établi à Paris où il jouissait, paraît-il, d'une grande réputation et auteur d'un "Compendio de la Cirujia menor" dont la seule chose à dire est qu'il fut un des premiers ouvrages de chirurgie à être imprimé en Espagne.

Rodrigo Ruiz de Isla (1435-1496) déconseille dans une monographie consacrée au "mal vénérien" la trépanation des séquestres osseux ou le débridement du prépuce dans le traitement des ulcérations (caries de los huesos).

Restent à citer Antonio Amiguet - chirurgien pour Jourdan, médecin pour Morejon - auteur d'une "lectura sobre las apostemas" dont les efforts joints à ceux de Juan Valls - autre chirurgien - devaient contribuer à établir à Salamanque une école d'enseignement technique chirurgical.

On peut ainsi mesurer l'excessive médiocrité de ce siècle qui n'a produit aucune oeuvre originale. Sous des titres différents, ce ne sont qu'abrégés, imitations, compilations des textes anciens, en particulier des Arabes. Tous ces hommes n'ont pas en eux-mêmes une grande importance ; ils sont simplement représentatifs d'une époque et assurent dans une certaine mesure la continuité entre la Renaissance et la Chirurgie grecque ancienne.

A la décharge des chirurgiens de l'Espagne médiévale, on peut dire toutefois qu'ils étaient particulièrement exposés à la double influence de la Médecine Arabe et de l'Eglise.

Car au même titre que l'Eglise, les Arabes ont méprisé l'acte chirurgical : il est sacrilège - vérité religieuse - de porter les mains sur le corps humain pour en faire couler le sang.

Ce XVème siècle n'est certes pas resté stérile pour l'art. "Mais ce n'est point là, même pour la chirurgie, qu'il faut chercher ses titres à la reconnaissance des hommes; le premier mérite, l'éternel honneur du XVème siècle est d'avoir préparé, pour ainsi dire enfanté, le XVIème siècle" (Lecène).

O

O O

LE XVIème SIECLE

C'est l'avènement d'une période triomphale. Trois évènements qui vont bouleverser le monde en ont forgé les assises :

- Découverte du Nouveau Monde par Christophe Colomb (1492)
- Mariage de Jeanne la Folle (en 1496) avec Philippe le Beau qui fonde la souche des Habsbourg d'Espagne
- Prise de Grenade (1492).

C'est en effet le début d'un "siècle d'or" (1500-1665) qui durera près de deux cents ans et où l'Espagne exercera à l'échelle mondiale son hégémonie sur tous les plans : militaire, politique, culturel. Une série de grands capitaines, diplomates, religieux, peintres, poètes ou écrivains l'illustreront avec un bonheur rare. Mais si les noms de Gonzalve de Cordoue ou des Conquistadores, de Saint Jean de la Croix ou Sainte Thérèse d'Avila, du Greco ou de Berruguete sont trop connus pour être rappelés, il faut bien convenir que les sciences ont quelque peine à nous valoir un personnage brillant, sinon génial. Dans l'Europe qui entoure l'Espagne souffle un extraordinaire esprit nouveau. Cette angoisse, cette curiosité intellectuelle qui la travaillent vont conduire à cette régénération qui inaugure les temps modernes : la Renaissance.

Celle-ci a obscurément débuté en Italie vers 1350. Un siècle plus tard, les évènements se précipitent. Les Compagnons de Mayence et de Strasbourg substituent au parchemin le papier imprimé. "Des esprits éclairés chassés par le raz de marée turco-

asiatique infusent une sève nouvelle à l'Europe occidentale en échange de son hospitalité" (Ch. Coury).

C'est dans la Médecine que la Renaissance avec son grand souci du corps, va trouver une matière à la mesure de sa curiosité. Et, malgré tous les efforts de Menendez y Pelayo pour réhabiliter la science espagnole, il est difficile d'amenuiser la disparité entre celle-ci et les triomphes des écoles italienne, française ou allemande.

A Sylvius, à Duret, à A. Paré, qui peut-on comparer en Espagne ? A la pléiade des anatomistes italiens du Cinquecento : Faloppe, Vésale, Eustachi, Vinci, Colombo, quel espagnol opposer ? Laguna, Vallès, Mercado ou même Valverde ?...

Certes, le régime inquisitorial allume ses premiers bûchers. L'étouffoir est en place qui érige la muraille du fanatisme et du dogmatisme devant les entreprises de la raison. Finalement, le carcan médiéval ne s'est pas desserré. Malgré toutes les pratiques libérales ou prétendues telles, les chercheurs doivent, pour publier leurs travaux, s'assurer la protection d'un haut personnage du clergé-évêque, cardinal, inquisiteur- faute de quoi ils sont "censurados con prevencion". L'invocation des saints et le salut à la Vierge servent d'exergue aux écrits médicaux qui prennent ainsi plus l'allure d'un sermon que celle d'un ouvrage scientifique.

Et pourtant les médecins jouissent alors de maintes prérogatives officielles et d'une copieuse législation spéciale.

Dans la "Constitutio Criminalis Carolina" (Ratisbonne 1532), Charles Quint règle la comparution des médecins devant les tribunaux au cas où leur ministère peut y être requis ; l'exercice de la médecine est interdit aux prêtres en dehors des couvents ou des maisons de charité (légalisant ainsi une laïcisation bénéfique);

il distingue deux catégories de chirurgiens : les "Cirujanos latinos" tenus de faire un cycle complet d'études comme les médecins et les "cirujanos romancistas de cinco anos" dispensés du latin. D'ailleurs, au siècle précédent (1477), les Rois Catholiques avaient déjà prévu une procédure d'éxamen spéciale pour permettre à certains praticiens d'éducation sommaire l'exercice de la chirurgie dans quelques spécialités telles "l'opération de la cataracte, l'art du pédicure, le traitement des hernies, l'extraction de la pierre"(le versement de quatre écus d'or permet à ces modestes praticiens d'obtenir leur diplôme).

De nombreuses universités sont encore créées : après Alcala sont fondées celles de Valence (1501), Séville (1516), Santiago (1504), Tolède (1520), Grenade (1526)... La sollicitude de l'Empereur s'étend même au Nouveau Monde : Lima en 1551 est la première université d'Amérique, Mexico suit de près (1553).

Salamanque et Alcala connaissent leurs jours de gloire. Plus de 7 000 étudiants y accourent de toutes parts. "Les imprimeurs font gémir leurs presses jour et nuit".

Huit chaires sont affectées à l'enseignement médical.

La première année on commente le "De Natura Hominis" d'Hippocrate, mais aussi les deux livres "De Temperamentis" et les trois "De Facultatibus naturalibus" de Galien. La deuxième année est consacrée aux commentaires du "De morbo et symptomati" de Galien. Au cours de la troisième année sont expliqués le "De Pulsibus" et le "De urinis" du même auteur. Chaque partie du corps est décrite par le professeur d'Anatomie avec, à l'appui, vingt-cinq dissections par an pratiquées à l'Hôpital Général, démonstrations préparées par huit étudiants choisis parmi les plus habiles. Le professeur de Chirurgie est tenu d'expliquer les Livres IV-V VI-XIII et XIV de Galien.

On n'est pas encore, on le voit, libéré de la glose et de la routine. Morejon mentionne encore, en dehors des Facultés, une florissante école libre de médecine au monastère de Guadalupe en Estramadure. Un hospice y avait été fondé en 1322 par les Cénobites pour soigner les Pélerins venus de toutes parts visiter leur sanctuaire. Un véritable hôpital avec salles d'hommes, de femmes, de contagieux, fit suite à l'hospice. Cette institution de charité se transformait peu à peu en établissement d'Instruction Médicale. Des professeurs s'y installent, des autopsies y sont mêmes pratiquées par privilège exceptionnel du pape. Morejon y voit l'origine de l'enseignement clinique en Espagne et même de l'Anatomie pathologique. Quoi qu'il en soit, on peut souligner la valeur d'une telle école dont sortiront des chirurgiens de renom tels le grand Arceo.

O

O O

LES ANATOMISTES ESPAGNOLS CONTEMPORAINS DE VESALE

Malgré toutes ces mesures légales qui en principe, dès les Rois Catholiques, permettent dissections et études anatomiques, les progrès de l'anatomie en Espagne - de l'avis même de Valverde - au XVIème siècle, sont surtout dûs à ce que de nombreux médecins passent avec l'Empereur en Italie et en Allemagne où la recherche cadavérique connaît peu d'entraves et au bref séjour de Vésale dans la péninsule. La cruelle aventure dont Vésale y est victime est assez significative de l'esprit déplorable qui s'oppose au développement de l'anatomie.

Aussi faut-il s'attendre à ce que les découvertes anatomiques spécifiquement espagnoles ne soient ni nombreuses ni importantes. C'est donc en Italie, notamment à Bologne, que courrent s'instruire au début du XVIème siècle les Espagnols curieux d'Anatomie.

C'est ainsi que Rodriguez de Guevara (?), habile prosecteur, sait obtenir, de retour dans son pays, l'appui de Maximilien (Régent du Royaume en l'absence de Charles Quint) pour fonder une chaire d'Anatomie dont il sera le premier titulaire. Bernardo Montana de Monserrate (1482-83 - 1560) - auteur d'un livre d'anatomie sans grand intérêt - tout octogénaire et goutteux qu'il fût, se faisait porter en chaise aux leçons de Guevara.

Mais malgré ce semblant de réputation, l'Anatomie ne doit rien ni à Guevara, ni à son antique élève.

Pas plus qu'à Juan Valverde de Amusco (1526-1570), élève de Realdo Colombo, à Padoue, médecin du Pape Paul IV. (Il avait été appelé à Rome par le Cardinal Jean Tolet qui fut par la suite Archevêque de Saint Jacques de Compostelle). Il n'est toutefois pas sans mérites et celui d'avoir propagé les nouveaux principes d'Anatomie enseignés par Vésale n'est pas le moindre. Son livre "Anatomia del Cuerpo Humano" (Rome 1556) sera longtemps considéré comme l'ouvrage espagnol de référence en anatomie.

Voici ce qu'en dit R. Desgenettes, cité par Jourdan (1840) : "L'ouvrage d'anatomie de Valverde est presque le même que celui de Vésale, il y a seulement ajouté quelques remarques peu essentielles et il a fait graver ses planches sur le cuivre, ce qui les rend plus belles à la vue sans leur donner plus de justesse ; au contraire, en plusieurs endroits, Valverde leur a ôté de leur exactitude les compliquant par des objets étrangers à l'anatomie. Ainsi l'on y trouve des cadavres cuirassés armés d'un bouclier et d'une épée... ornements bien étrangers à l'art"...

On lui doit cependant la description du tubercule accessoire des transverses lombaires, de bourses séreuses intermusculaires,; il a mieux décrit que Vésale les muscles externes de l'oeil

Son ouvrage paraîtra à Venise en 1586 illustré de fort belles planches que Chinchilla trouve de qualité bien supérieure à celle de J. Calcar dans la Fabrica. Encore sans doute un relent de chauvinisme ...

D'autres élèves de Vésale se distinguent bientôt à Valence.

Pedro Ximeno - disciple de Sylvius, puis de Vésale, à Paris - y enseigne l'Anatomie. Il fait preuve au cours de ses études d'un zèle étonnant allant même - alors qu'il se trouve à Louvain où toute dissection est interdite - jusqu'à organiser des expéditions nocturnes afin d'aller mutiler les cadavres de suppliciés. Il revient en Espagne après de longues années et Vallès en fait son préparateur à l'Université d'Alcala. Il fait paraître en 1569 à Valence un "Dialogus de Re Medica" consciencieux mais sans originalité. Seule nouveauté, l'étrier y est pour la première fois signalé sous le nom de "delta".

A en juger par les nombreux commentaires que consacrent les apologistes espagnols - Chinchilla et Morejon - à cet étrier, on a l'impression que cet osselet constitue la pierre angulaire de tout l'édifice anatomique. Ils n'ont pas, à vrai dire, grand chose à se mettre sous la dent. D'ailleurs l'Etrier semble avoir été découvert par un autre Valencien : Luis Collado (1510-1572) - anatomiste de talent, il est de caractère intraitable et d'un orgueil souvent démesuré - . Un Dupuytren avant l'heure, en quelque sorte au moins par le caractère. Il refuse de servir Isabelle dont le premier médecin de la Chambre est alors Vallès (1515 ?-1592) avançant que "s'il acceptait, le monde verrait cette monstruosité qu'un Vallès eût le pas sur un Collado". De même, il refuse de mettre genou en terre - comme c'est la coutume des Médecins de Castille - devant la Marquise de Mondejar qui l'a appelé en consultation, et sort d'un air froid et fier de l'appartement où il ne remettra jamais les pieds malgré les instances du roi lui-même.

En 1555 paraît à Valence son "Galeni liber de ossibus... enarrationibus illustratus" où il critique avec une violence extraordinaire Galien et les autres anatomistes qui s'en inspirent. Il y défend aussi Vésale contre Sylvius. Il y décrit enfin l'étrier (Vésale avait déjà décrit l'enclume et le marteau) : "Alius os reperi, cui, quod simile esset equitandi instrumento quo pedes firmantur, stapedem nomen imposui."

Les Italiens - avec Ingrassias, Eustache, Colombo - revendiquent la "paternité" de l'étrier, mais avec d'autant moins d'énergie qu'ils ne sont pas à une découverte près. Si l'on prive les Espagnols de ce malheureux osselet, ils ne peuvent plus guère se rabattre que sur la valvule iléo-caecale, signalée pour la première fois par un auteur italien, Achillini, dont la première bonne description revient à Laguna (1499-1560). C'est d'ailleurs à Paris que Laguna a fait cette découverte. Ce qui souligne encore combien l'ambiance espagnole d'alors pouvait nuire à de fructueuses recherches.

Ce Laguna est l'un des personnages les plus considérables de la médecine espagnole. Né à Ségovie en 1499, il y revint mourir en 1560 après une vie remplie de voyages, de travaux et d'honneurs. Il fait ses études à Salamanque et professe tour à tour à Paris, à Alcala, à Tolède, à Bologne. Attaché au service de Charles Quint qu'il suit en Allemagne et en Italie, puis des papes Paul III et Jules II, enfin de Philippe II, il est chargé de plusieurs missions diplomatiques délicates. On le voit aussi à Metz où il dirige avec succès la lutte contre une épidémie de peste.

Commentateur de Dioscoride, il se révèle naturaliste consciencieux, savant et sagace. Commentateur de Galien ("De contradictionibus quae apud Galaenem sunt" Rome 1554) - dont il savait par coeur tous les ouvrages - il rectifie un grand nombre de notions que ses contemporains "dévorent, avides de gloire, comme feraient des enfants affamés et puis, ne pouvant les digérer, les vomissent à moitié crues". Anatomiste, il décrit donc le premier la valvule iléo-caecale (1) (Methodus Anatomicus - Paris 1535). Chirurgien, il publie un procédé nouveau pour l'extirpation de polypes vésicaux. Humaniste, il traduit et adapte deux dialogues de Lucien (de Samosate ?) Tragopodagra et Ocypus ; politicien et diplomate enfin, il prononce le 22 janvier 1545 en séance solennelle de l'Académie de Cologne un étrange et fameux discours en faveur de la paix européenne.

(1) découverte en réalité avant lui par Achillini.

D'être cité par Cervantes (2) dans Don Quichotte lui vaut sans doute plus pour l'immortalité de son nom que sa semi-découverte de la valvule de Bauhin ou que son discours de Cologne. Tant que Cervantes aura des lecteurs et des exégètes, on répètera donc que Laguna était un grand médecin de ce temps là. Kurt Sprengel dit de lui "qu'il écrivit en un style métaphorique des plus bizarres une oeuvre d'anatomie qui contenait un certain nombre d'observations nouvelles". Laguna laisse toujours paraître en effet dans ses écrits, même les plus techniques, des intentions politiques ou morales. Après avoir par exemple décrit le frein de la langue et le frein de la verge, il ajoute : "la Nature a enseigné à l'homme par là que ces deux parties sont les seules dont l'abus soit une cause de perdition, et c'est pourquoi elle les a seules pourvues d'un frein afin de rappeler qu'il faut se contenir dans les propos et dans les plaisirs". Au demeurant, Sprengel rend cette justice à Laguna que son opinion sur la manière dont le sang passe du ventricule droit au gauche est la plus proche d'une saine physiologie et préférable aux hypothèses de Berenger de Carpi ou même de Vésale. Il admet également que sa description de la valvule iléo-caecale est bien supérieure à celle d'Achillini et que Fallope la lui a empruntée par la suite.

Luis Lobera de Avila (1490-?), plus connu comme syphiligraphe, et Andrès de Leon méritent encore d'être cités parmi les anatomistes, bien qu'ils n'aient rien enseigné d'original. Ajoutons-y les noms de Juan Arfe y Villafane et de Juan Valero Tabar. Le premier, ciseleur à Léon de son état, est l'auteur d'une "Anatomie certistique" où il traite "de la proportion et mesure particulière des membres du corps humain avec leurs os et muscles et de la perspective et du raccourci de ses parties".

(2)"Avec tout cela, répartit Don Quichotte, j'aimerais mieux à l'heure qu'il est un quartier de pain, fût-ce du plus grossier, et deux têtes de harengs que toutes les plantes que décrit Dioscoride, même commenté par le fameux docteur Laguna".(1è partie chap.XVIII)

Tabar, médecin aragonais, est surtout connu pour ses écorchés automates. "Ces sortes de mannequins étaient en soie et, grâce à la souplesse, à la consistance et aux colorations variées de cette matière, Tabar donnait à ses oeuvres toute la perfection qu'il est possible d'imaginer. Peau, muscles, membranes, nerfs, os, glandes, en un mot tous et chacun des divers systèmes et tissus du corps humain étaient admirablement représentés avec leur aspect, leur consistance et leurs nuances respectives. Et ce qu'il y avait de plus singulier dans ces merveilleuses statues, c'est qu'elles étaient en outre douées du mouvement des muscles grâce à un artifice qui les rendait comme animées aux yeux des spectateurs et les faisait comparer à ces statues fabuleuses dont parlent les poètes de l'Antiquité". Philippe II, émerveillé devant ces automates fit de Tabar son médecin de chambre ; mais ce dernier mourut bientôt emportant son invention dans la tombe. Son confrère Lazaro de Soto (?) nous apprend que Tabar avait conçu ces automates dans le but "d'éviter la puanteur et l'horreur qui lors des dissections s'offrent à nos sens et nous font naturellement fuir". Tout cela témoigne d'une grande délicatesse, mais ne saurait conduire qu'à une anatomie descriptive des plus approximatives.

Comme on le voit, il reste finalement que les Espagnols du XVIème siècle n'ont pratiquement fait faire aucun progrès à l'anatomie. Il est quand même équitable de leur accorder une certaine place dans l'histoire de la physiologie cardio-vasculaire comme précurseurs de Harvey.

L'usage de la saignée y a tout naturellement conduit. On sait l'énorme place de la saignée dans l'arsenal thérapeutique de cette époque, particulièrement en Espagne, pays qui surpassait toutes les autres nations réunies pour l'excellence de ses "sangradores". On saignait pour tout, en toutes circonstances et même "usque ad animi deliquium". Cet usage abusif a tout de même un aspect positif : celui d'avoir peu à peu déterminé une connaissance assez approfondie du mouvement du sang dans l'appareil circulatoire.

En 1547, Juan Rodrigo de Castello-Branco découvre au niveau de la crosse de l'Azygos une paire de valvules-dont l'existence est niée d'ailleurs par Vésale-et dont l'inventeur méconnaît parfaitement le rôle. C'était tout de même un premier pas. Le second est franchi par Miguel Servet (1511-1553) qui réfute les théories de Galien sur le caractère poreux de la cloison interventriculaire("De Trinitatis Erroribus" Bâle 1531). Il ne se contente pas d'affirmer l'imperméabilité du septum mais brosse à grands traits le schéma de la petite circulation : le sang gagne le poumon par l'artère pulmonaire et après s'être enrichi d'esprit vital retourne au coeur gauche qui le distribue dans l'économie. Ce n'est qu'un schéma grossier, mais si l'on songe aux erreurs de Galien sur le même sujet,on peut parler de révolution. Il faudra bien sûr, attendre le "De motu cordis" de Harvey pour avoir une vision claire et nette de la circulation mais on peut attribuer à Servet l'immense mérite d'avoir débrouillé un tel écheveau.

o

o o

LES CHIRURGIENS

Comme en Anatomie, se manifeste en Chirurgie le même esprit de Renouveau qui en appelle à l'homme contre les théories verbales, à l'esprit contre la lettre.

"Les compilations des Arabes commencent à lasser et l'on se tourne vers les auteurs Grecs et Latins considérés comme les pères de toutes les sciences. "Les plus grands génies que Rome et la Grèce avaient eu tant de mal à enfanter renaissent l'un après l'autre dans le court espace d'un demi-siècle". Le courant d'Hellénisme qui s'est déjà emparé de l'Italie dès le XIVème siècle (Homère a déjà été traduit en 1360 par Léonce Pilato à l'instigation de Boccace) gagne progressivement le reste de l'Europe. Et sa nourriture est toute trouvée lorsqu'après la chute de Constantinople (1453) affluent les livres pillés par les Turcs et revendus par les Gênois et Vénitiens de l'Empire". Une quantité innombrable de livres, nous dit l'historien grec Ducas, furent entassés dans des chariots et transportés dans toutes les provinces; dix volumes d'Aristote se vendaient une pièce de monnaie".

C'est le retour aux sources dans toute leur pureté originelle.

Après Celse, le premier retrouvé, on redécouvre Galien traduit du Grec."On ne néglige point les Arabes et les Arabistes, ni les chirurgiens italiens du XIIIème siècle. On peut dès lors opposer aux traductions et aux commentaires des Arabes les

véritables originaux, Aristote à Averrhoes, Galien à Avicenne. Souvent le commentateur s'était écarté du sens ou de l'esprit du maître, il fallait choisir entre eux. Et comme la seule philosophie dominante était encore la foi en l'autorité, l'autorité la plus antique fut jugée la plus respectable. On quitta les drapeaux des Arabes pour ceux d'Hippocrate et de Galien. Ce n'était en apparence que changer de maîtres ; mais pour cela il avait fallu pourtant se révolter ; l'esprit humain faisait son premier acte d'indépendance. Il fut bientôt amené à douter même de ses nouveaux maîtres : Aristote n'était pas toujours d'accord avec Platon, Galien pas toujours avec lui-même. La multitude toujours soumise cherchait toujours à concilier, mais certaines intelligences plus élevées osaient choisir et discuter les motifs de leur choix ; et l'expérience l'a suffisamment prouvé, pour l'autorité, toute discussion est mortelle ; l'humanité longtemps immobile s'ébranlait, elle était en marche" (Lecène : in "Evolution de la Chirurgie)

Peu après la découverte du Nouveau Monde, la syphilis fait son apparition en Europe et cristallise tout l'intérêt des médecins. Les chirurgiens s'avisent à leur tour d'une lésion bien commune et bien grave dont jusque là les livres n'avaient pas parlé parce qu'ils n'avaient pas pu la rattacher à aucun chapitre de Galien et des Arabes : les plaies d'armes à feu entraient dans les livres de l'art.

Ce renouveau chirurgical, c'est un Français, simple barbier-chirurgien qui l'incarne : Ambroise Paré. Sa personnalité, la tranquille énormité de son génie rejettent tous les autres chirurgiens de ce siècle dans l'ombre. Et ce n'est pas Morejon qui nous démentira : malgré des efforts presque pathétiques, c'est vainement qu'il s'acharne à mettre en vedette quelque chirurgien espagnol qui - sans aller même jusqu'à Paré - puisse se comparer à un Pierre Franco (1506-1579) en France, à un Würtz (1514-1575) et encore moins à Tagliacozzi.

Quelques noms méritent quand même d'être retenus, ne serait-ce que pour montrer qu'il existe une chirurgie espagnole et qu'il est même d'honnêtes chirurgiens. Tâche souvent difficile car la curiosité des historiens espagnols, qui le plus souvent s'appuient sur l'ouvrage classique de Morejon, se tourne surtout vers l'éclaircissement de certaines questions de priorité au lieu de mettre à leur juste place les conquêtes de la médecine espagnole dans le cadre de l'histoire générale de la Médecine. Le plus célèbre est incontestablement Francisco Arceo (1493-1573), Né en 1493 à Frexenal,, il étudie la médecine et la chirurgie à Alcala de Henares pour les uns, à l'école pratique de Guadalupe pour les autres. Ses études terminées, il est nommé médecin et chirurgien du couvent de Guadalupe, puis gagne Llerena dont il devient "Médecin titulaire". Sa réputation y devient telle que de toutes parts - d'Espagne comme de France et d'Angleterre - accourent les malades pour se mettre en ses mains. Benito Arias Montano, savant théologien et célèbre prédicateur, nous apprend qu'Arceo octogénaire "opérait encore avec autant de sûreté qu'à l'âge de quarante ans". Hôte pendant quatre mois d'Arceo ce même prédicateur assiste aux leçons du maître et, émerveillé le persuade d'écrire un traité chirurgical qu'il fera imprimer et éditer à ses frais (Anvers 1574). Il s'agit du "De recta vulnerum curandorum ratione et aliis ejus artis praeceptis". C'est là son maître-ouvrage car il a fait également paraître un traité médical où il se montre un médecin des plus médiocres (il prétend guérir la fièvre tierce en vingt jours par une décoction de salse pareille). On lui doit quelques astuces chirurgicales : il remet en honneur l'usage des aiguilles serties ("clavos de hila") dans le traitement des plaies. Il est l'inventeur d'un appareil orthopédique destiné à corriger les déformations congénitales des membres inférieurs. Il tente enfin de limiter les indications des amputations alors si fréquentes, aux cas de stricte nécessité.

Andrès Alcazar (...-1590) né à Guadalajara, fait ses études de médecine et chirurgie à l'Université de Salamanque.

Il y tiendra bientôt la chaire de Chirurgie. Ses "Sex libri Chirurgicae ... in quibus multa antiquorum et recentiorum interpretantur" influenceront beaucoup les chirurgiens espagnols. Différents sujets y sont abordés :

1) "De Vulneribus capitis" : c'est là son ouvrage essentiel qui méritera d'ailleurs sept éditions commentées de 1544 à 1713 et qui marque une date dans l'histoire de la neuro-chirurgie. Outre les indications et techniques souvent empruntées à Albucasis, il utilise une nouvelle instrumentation que le chirurgien de François 1er (qui a suivi l'exil espagnol de son maître) Louis Debourges enthousiasmé emportera à son retour en France.

2) "De Vulneribus nervorum aliisque ipsorum affectibus". Alcazar proscrit la méthode agglutinante, les émollients et les humidifiants communément utilisés alors pour traiter indifféremment les plaies tendineuses ou nerveuses. Il y substitue les sutures et en décrit les modalités techniques.

3) "De Vulneribus thoracis" : il y combat vigoureusement l'opinion de chirurgiens contemporains qui-parfaitement ignorants de l'anatomie de la cage thoracique - considéraient les plaies pénétrantes de poitrine comme intéressant la totalité de la cavité thoracique."S'ils avaient vu comme lui, ajoute-t-il, les cloisons membraneuses qui tapissent la dite cavité, ils connaîtraient l'impossibilité pour le pus et le sang de s'y répandre partout." Il conseille la plus grande prudence pour les thoracentèses et invente même un instrument de drainage "en forme d'entonnoir dont la partie large s'applique sur la blessure et dont l'autre extrêmité sert à l'aspiration. Au milieu se trouve assujettie une vessie qui recueille le pus drainé, de telle sorte que l'air ne pénètre pas la cavité pleurale."

4) "De Vulneribus ventri inferioris regionis abdomis" sans nouveauté.

5) Ouvrage consacré à la Syphilis, où il est dit que la Vérole était déjà connue des Anciens, mais s'était récemment diffusée de nouveau à la faveur de la guerre contre Alphonse de Naples au cours de laquelle les soldats s'étaient nourris de chair humaine...

Francisco Diaz fait ses études à Alcala de Henares où il obtient les diplômes de Maître de Philosophie et de Docteur en Médecine. Il se rend ensuite pour se perfectionner à Valence où il sera l'élève de Collado et Ximeno. Il s'oriente et se spécialise rapidement en Chirurgie. Sa réputation franchit vite les murs de Valence et Philippe II en fait son premier chirurgien de Chambre.

Il écrit deux ouvrages. L'un extrêmement volumineux malgré son nom "Compendio de Cirujia" (Abrégé de Chirurgie) paraît à Madrid en 1575."Dans lequel on traite de toutes les choses touchant à la théorie et à la pratique chirurgicales et de l'anatomie du corps humain avec un bref petit traité des quatre maladies". Le "Compendio" comprend quatre livres :

1) "De l'Anatomie"
2) "Des apostèmes et de leur traitement"
3) "Des blessures"
4) "Des ulcères"

Vient enfin le petit traité"des quatre maladies"à savoir :

- de la nymphomanie liée au développement démesuré du clitoris et de son extirpation ...
- des hernies et de leur méthode curative
- des hémorroïdes et de leur traitement
- des dartres et de leur traitement.

Son second ouvrage, paru à Madrid en 1588, est beaucoup plus important que le "Compendio". Intitulé "Traité de toutes les maladies des reins, vessie et excroissances du conduit de la verge", c'est véritablement le premier précis d'urologie. Diaz y décrit de façon particulièrement développée la taille vésicale. "Si cet

ouvrage avait été mieux connu, dit Chinchilla, sûrement ni les Ducamp, ni les Lallemand n'auraient acquis tant de célébrité par les méthodes et les instruments qu'ils inventèrent pour extirper ou cautériser les excroissances et fongosités de l'urètre."

Chinchilla fait allusion au livre III du traité où règne pourtant une obscure confusion. Le livre I consacré aux calculs rénaux est plus clair et aussi plus savoureux. Au chapitre étiologique, il relève comme causes favorisant "l'intempérance de l'organe" ("destemplanza del organo") le port de vêtements trop apprêtés, la coutume de dormir sur le dos, l'usage des vins généreux, l'usage d'édredons de plumes ...Les calculs peuvent se former alors de deux manières : par le mode du sable (le sable s'engendre de l'ardeur qui dessèche l'humidité subtile laissant des corpuscules durs et menus qui ne peuvent s'éliminer) ou par le mode des humeurs grosses et visqueuses : les particules de sable précédemment formées s'unissent entre elles par le ciment de l'humeur visqueuse. La pierre est formée, laquelle au début est friable. La chaleur la durcit progressivement et comme l'intempérance persiste, l'humeur visqueuse continue de s'unir au noyau formé, ce qui rend compte des couches successives facilement observées.

Au chapitre sémiologique, il recommande de distinguer la colique néphrétique remarquablement fixe et les coliques intestinales dont les douleurs sont plus diffuses et plus mobiles. Au chapitre thérapeutique enfin, s'il proscrit les diurétiques, il conseille les cures de diurèse dans différentes stations thermales. Il conseille les saignées du côté du rein atteint, les laxatifs doux, les topiques pour lutter contre la douleur, les bains d'herbes émollientes et les onguents huileux.

Mais c'est surtout le livre II, "De las enfermedades de la vejiga", qui lui vaut la plus grande célébrité (Cervantès et Lope de Véga le célèbrent en quelques sonnets). Il y oppose la méthode espagnole à l'italienne. Dans la première, l'opérateur introduit le medius droit dans le rectum et de la main gauche

"pèse" sur l'hypogastre de façon à amener le calcul dans le col vésical. L'incision est ensuite pratiquée de la main droite en allant de l'anus vers le col de la vessie. On incisera dans le sens des fibres et en évitant le raphé. L'ouverture est élargie à l'aide du "Rallom" instrument à pointe lancéolée. Enfin la pierre est saisie au moyen d'un "pico de Grulla" (pic de héron) et extirpée. Si la pierre est trop volumineuse pour être facilement extraite, il suffit de la briser entre les mors d'une pince aux dents acérées et les débris sont retirés à l'aide d'un instrument en forme de cuiller. Diaz, quant à lui, préfère la méthode italienne où l'opérateur introduit une sonde uréthrale et incise dans cette direction. Il introduit alors un speculum dans la vessie ouverte et extrait la pierre au moyen de la pince.

Bartolomi Hidalgo de Agüero (1530-1597) est, pour l'historien espagnol E. Garcia del Real, l'une des personnalités les plus brillantes de la chirurgie espagnole. Né à Séville, il étudie la chirurgie dans cette ville sous la férule des docteurs Juan de Cuevas et Alfonso Lacuadra. Son habileté deviendra proverbiale : "En Dios me enconiendo y en manos de Agüero" disent les ruffians avant de jouer du couteau et les soldats partant en campagne. Quelques historiens l'ont même surnommé le "Paré espagnol". Il s'est souvent engagé en effet dans les mêmes voies que son illustre contemporain : champion du traitement dessicatif des plaies, il bannit l'application des baumes et pommades favorisant la suppuration. Agüero, qui ne semble rien devoir à Paré, se réclame de Galien qui recommande de "traiter les blessures par les moyens desséchants et non par les humides". Il lui avait d'ailleurs suffi d'observer, à l'hôpital de la Charité de Séville, que sur trente malades traités par la méthode suppurative vingt-quatre mouraient. La mortalité baissa étonnament avec l'application de la nouvelle méthode. Celle-ci n'est d'ailleurs pas du goût de tout le monde particulièrement de Fragoso qui entretiendra une violente polémique avec Agüera dont ce dernier sortira finalement vainqueur en publiant un pamphlet au titre prétentieux : "Avisos de Cirujia contra la comun opinion". On lui doit un "Tesoro de la verdadera Cirujia" (1605) où il se prononce avec vigueur pour la prompte suture des plaies.

Dionisio Daza Chacon (1503-1596) présente de nombreuses analogies avec Ambroise Paré. Né en 1503 à Valladolid, où il fait ses études sous Ponce el Chico, il s'addnne rapidement à la chirurgie militaire qu'il a l'occasion de pratiquer au cours de nombreuses campagnes en Flandre, Allemagne, Espagne où il accompagne Charles Quint. En 1537 à l'instigation de l'impératrice, il est nommé chirurgien des hôpitaux militaires de Madrid.Il aurait participé à la célèbre consultation historique qui réunit Visah et Paré au chevet du roi de France Henri II, blessé à mort au cours d'un tournoi (1559). On le retrouve en 1562 aux côtés de Don Carlos et de la princesse Jeanne, en qualité de chirurgien, grassement payé - 100 000 maravedis par an -. Entre 1570-1580, il prend part de nouveau à de nombreuses campagnes. C'est au cours de l'une d'elles (bataille de Lépante) qu'on lui prête l'honneur d'avoir soigné Cervantès blessé. Son "Practica y teorica de Cirujia en Romance y en latin" paru neuf ans après sa mort (Valence 1605) contient quelques arguments intéressants notamment au sujet de l'amputation. Selon certains historiens espagnols, il aurait, avant Paré, pratiqué la ligature des artères. En fait, Chinchilla, reconnaît que Daza Chacon utilisait encore le cautère, au moins pour assurer l'hémostase. Comme Paré, il proscrit l'usage de l'huile bouillante sur la tranche de section du membre amputé;de la même façon il conteste le caractère vénéneux des blessures par armes à feu. Il sait également guérir les anévrismes artériels par exclusion entre deux ligatures.

On voit à travers cette rapide revue des principaux chirurgiens espagnols qu'ils ne méritent pas le discrédit dans lequel généralement on les tient.

Nous avons vu ce que l'urologie doit à Francisco Diaz et la part d'Agüero pour ébranler le dogme de la suppuration louable.

Dans le domaine du cancer du sein, on peut voir Fragoso, après avoir amputé le sein, cautériser le fond de la plaie au fer rouge. Arceo lui, en tient pour la tumorectomie, tandis que Agüero préfère l'extirpation large et comble la plaie d'un mélange d'Aloès et d'encens pulvérisés liés par du blanc d'oeuf.

En ce qui concerne la rhinoplastie, Sprengel met en parallèle Arceo et Tagliacozzi à propos d'une remarquable intervention d'Arceo au cours de laquelle ce dernier aurait reconstitué un vaste délabrement de la face par un procédé d'ailleurs assez singulier.

Reste à souligner tout ce que doit la neuro-chirurgie à ces chirurgiens espagnols si méconnus sinon décriés. Laissons la parole à Chinchilla : "Parmi tous les auteurs que cite Sprengel à propos du trépan nous ne voyons pas figurer un seul chirurgien espagnol. Est-ce à dire que ni lui, ni les autres historiens étrangers n'aient connu nos chirurgiens, ou qu'ils aient tû leurs noms par malveillance ou encore que les chirurgiens espagnols aient été, en vérité, de simples barbares ? Me hasarderai-je à dire que nos praticiens ont contribué pour la plus grande part à perfectionner la technique de cette opération, à en simplifier les instruments, à en fixer les indications ? Réussirai-je à prouver que lorsqu'en Italie les académies s'efforçaient de la rendre praticable, qu'en France l'on était encore bien arriérés sous ce rapport et qu'enfin dans les académies d'Allemagne l'on n'avait pas même encore vu de trépan, les Espagnols, héritiers directs de la tradition d'Abulcasis, étaient déjà passés maîtres dans le maniement de cet instrument ?" C'est ainsi qu'Alcazar se voit usurper par le Florentin Vidius la paternité de la réforme du trépan. Son ami le chirurgien Luis Lucena avait divulgué partout le type de ses instruments qui - nous l'avons vu - avaient tant émerveillé le chirurgien de François Ier.

Alcazar s'opposa à la coutume qu'avaient les opérateurs d'appuyer le trépan sur le menton, position gênant la vue et offrant peu de sûreté. Il modifia le mécanisme du trépan dont la tige tourne désormais par le moyen d'une corde comme les tours des potiers. Chinchilla prétend que technique et instrumentation seront reprises in extenso par Cheselden.

Ainsi, sans tomber dans l'excès des apologistes nationaux, il faut faire justice de l'incurie de l'ignorance des chirurgiens espagnols et les replacer dans un juste milieu. Pas plus que des génies, ils n'ont été des barbares. Ils furent d'honnêtes chirurgiens, consciencieux, parfois bavards et prétentieux, souvent habiles. Ils ont honoré leur profession. Cernés par leur temps et leur milieu ils s'y sont mûs avec plus ou moins de bonheur et c'est peut-être la bride inquisitoriale qui les a privés des moyens de réaliser pleinement et paisiblement leur état.

O

O O

CONCLUSION

Au terme de cette modeste étude, force est de constater la médiocrité de la chirurgie espagnole, son évidente infériorité sur tout ce que nous offre l'Europe de la Renaissance.

Le bilan est maigre. En dehors de la découverte de la petite circulation, la chirurgie ne montre aucune originalité, les découvertes anatomiques n'en sont pas vraiment : Amato Lusitano n'a signalé les valvules des veines qu'après Canani, Laguna n'a décrit la valvule iléo-caecale qu'après Achillini et c'est à Ingrassias qu'on doit attribuer la première description de l'étrier de l'oreille moyenne.

Sans doute, les droits de l'esprit ont-ils été gravement lésés mais une telle justification ne tient guère lorsqu'on songe que la plupart des chirurgiens espagnols purent se libérer de toute contrainte à l'étranger. Seul Servet fait exception à la règle.

Peut-être faut-il voir quelque caractéristique de l'esprit espagnol incapable de "s'occuper de ces petits objets dont l'examen exige la plus froide patience". Telle est l'opinion d'Angel Ganivet "Notre inaptitude aux sciences d'application est flagrante. Il n'y a pas moyen de les faire s'enraciner en Espagne... Et ce n'est point qu'il n'y ait des hommes de science ; il y en a eu et il y en a encore ; mais quand ils ne sont pas d'intelligence médiocre, ils se sentent invinciblement entraînés vers

les hauteurs où la science se dénature en se combinant soit avec la religion, soit avec l'art." (Idearium espanol)

Un tel jugement est trop entier pour y souscrire pleinement - l'Espagne est la patrie de Servet, mais aussi celle de Gimbernat et de Ramon y Cajal - mais reste vrai en substance. Sinon comment expliquer que dans le même temps où les sciences médicales en étaient réduites à leur plus simple expression, le subtil et pénétrant esprit espagnol donnait en arts, en philosophie, en littérature, toute son extraordinaire mesure ?

O

O O

Vu le Président de Thèse
COURY

Vu le Doyen de la Faculté
G. BROUET

Vu et Permis d'Imprimer
le Recteur de l'Académie de Paris
G. MALLET

BIBLIOGRAPHIE

1 - ESCRIBANO VICTOR

La cirujia y los cirujanos espanoles del siglo XVI
El legado de la Edad Media (Granada 1939)

2 - MALGAIGNE

Histoire de la chirurgie en Occident depuis le VIème
jusqu'au XVIème siècle (Paris 1840)

3 - PUBLICACIONE

Del Seminario de Historia de la Medicina
(Université de Salamanque)

4 - K. SPRENGEL

Histoire de la Médecine

5 - REVUE CIBA (1944)

La Médecine espagnole de l'âge d'Or.

6 - The contribution of M.SERVET to the scientific development of Renaissance (British Medical Journal 1954)

7 - GRANJEL

Historia de la Medicina espanola (Barcelone 1962)

8 - Ch. COURY, M. BARIETY

Histoire de la Médecine

9 - F. MOREJON

Historia Bibliografica de la Medicina Espanola (Madrid 1843)

10 - A. CHINCHILLA

Anales Historicos de la Medicina Espanola (Madrid 1841)

11 - LECENE

Evolution de la chirurgie

12 - CASTIGLIONI

Histoire de la Médecine

13 - JOURDAN

Dictionnaire des sciences médicales - Biographie médicale (7 volumes) Paris 1840

0

0 0

9 - F. MOREJON

Historia Bibliográfica de la Medicina Española
(Madrid 1845)

10 - A. CHINCHILLA

Anales Históricos de la Medicina Española (Madrid 1841)

11 - LECLERC

Evolution de la chirurgie

12 - CASTIGLIONI

Histoire de la Médecine

13 - JOURDAN

Dictionnaire des sciences médicales -
Biographie médicale (7 volumes) Paris 1820

o

o o